



HAL
open science

Correspondances et journaux de femmes : une fonction mémorielle ?

Françoise Simonet-Tenant

► To cite this version:

Françoise Simonet-Tenant. Correspondances et journaux de femmes : une fonction mémorielle ?. Revista do Instituto de Estudos Brasileiros, 2017, N° 68, pp.84-100. <10.11606/issn.2316-901X.v0i68p84-100>. <hal-02106631>

HAL Id: hal-02106631

<https://normandie-univ.hal.science/hal-02106631v1>

Submitted on 30 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC 4.0 - Attribution - Non-commercial use - International License

Correspondances et journaux de femmes: une fonction mémorielle?

[*Cartas e diários de mulheres: uma função memorialística?*]

Françoise Simonet-Tenant¹

RESUMO • Cartas e diários íntimos são peças de arquivos privados, ou mesmo documentos da intimidade. Que valor as mulheres atribuem a seus diários e correspondências? Elas se empenham em sua conservação, atribuindo a esses papéis alguma função memorialística? Pretendemos focalizar três mulheres que muito se devotaram à escrita, a exemplo de homens célebres com quem elas conviveram: Juliette Drouet (1806-1883), companheira de Victor Hugo durante 50 anos, endereçou 22.000 cartas ao famoso escritor; Catherine Pozzi (1882-1934), mulher letrada, epistológrafa e cultora do diário, viveu com o poeta Paul Valéry uma relação amorosa e intelectual, cujos traços ficaram profundamente gravados na obra de ambos; Simone de Beauvoir (1908-1986), intelectual renomada, parceira de Sartre, também se dedicou à epistolografia e à escrita de diários. O que nos dizem esses três casos acerca do eventual interesse feminino em relação ao arquivamento de si, ao cuidado na conservação desses escritos pessoais e às suas modalidades

de uso? • **PALAVRAS-CHAVE** • Diário; correspondência; Juliette Drouet; Catherine Pozzi; Simone de Beauvoir. • **ABSTRACT** • Correspondences and diaries pertain to the domain of private, possibly intimate archives. What role do women ascribe to their private diaries and correspondence? We will examine the case of three women who wrote profusely in their relation to famous men: Juliette Drouet (1806-1883), Victor Hugo's companion for fifty years, who wrote 22 000 letters to the great man; Catherine Pozzi (1882-1934), a literary woman, letter and diary writer, whose passionate and intellectual relationship with the poet Paul Valéry left deep traces in her and his works; Simone de Beauvoir (1908-1986), the famous intellectual, Sartre's partner and a writer of letters and diaries. What do these three cases reveal of women's attention to archives of the self, of their care for conserving them and of the uses they made of them? • **KEYWORDS** • Diary; correspondence; Juliette Drouet; Catherine Pozzi; Simone de Beauvoir.

Recebido em 25 de maio de 2017

Aprovado em 23 de outubro de 2017

SIMONET-TENANT, Françoise. Correspondances et journaux de femmes: une fonction mémorielle?. *Revista do Instituto de Estudos Brasileiros*, Brasil, n. 68, p. 84-100, dez. 2017.

DOI: <http://dx.doi.org/10.11606/issn.2316-901X.voi68p84-100>

1 Université de Rouen-Normandie (Mont-Saint-Aignan, França).

LES ARCHIVES DE FEMMES

Qu'appelle-t-on les archives?

En français, le nom “archives” est un nom féminin et pluriel même si certains, depuis les années 1970, l’ont employé au singulier: nous y reviendrons. Ce substantif est un emprunt médiéval au bas latin *archivum*, du grec *arkheia*, pluriel neutre qui signifiait: “lieu où l’on conserve des documents officiels”². Il s’agirait donc d’un dérivé indirect du verbe *arkhein* “commander” et “commencer”. Les archives sont liées au pouvoir, désignant les documents historiques qui représentent et légitiment l’autorité du pouvoir. Qui dit pouvoir et pérennité du pouvoir implique constitution d’archives. Un document d’archives n’est pas n’importe quel document: c’est un document, conservé et répertorié, produit ou reçu par une personne physique ou morale ou par tout organisme public ou privé au cours de l’exercice de leur activité. Que le mot soit au pluriel – et le milieu professionnel des archivistes continue de l’employer ainsi – est significatif; les archives sont une réunion volontaire et organisée de documents: “Les archives sont l’ensemble indissociable des documents de preuve et de mémoire d’une personne physique ou morale”³.

Une génération de philosophes et d’historiens s’est emparée du terme pour le mettre au singulier: c’est ainsi que Michel Foucault parle de “l’archive” dans *Archéologie du savoir* (1969), suivi par Arlette Farge dans *Le Goût de l’archive* (1989) ou Jacques Derrida dans *Mal d’archive* (1995). L’usage de ce singulier est interprété diversement: simple tic de langage pour d’aucuns, influence de l’anglais pour d’autres⁴, il est sans doute aussi un signe des temps. L’on peut penser que l’usage exponentiel du terme d’archive et son passage au singulier témoignent de la

2 Voir *Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction d’Alain Rey, Paris – Dictionnaires Le Robert, 2006.

3 TRANSARCHIVISTIQUE. Qu’est-ce qu’un document d’archives? Site animé par Marie-Anne Charbin. Voir: <<http://transarchivistique.fr>>.

4 Notons que le *Dictionnaire de l’Académie française* n’admet toujours pas le singulier.

fascination de la société contemporaine pour les traces matérielles de son passé. Du coup, le terme d'archive" prend une valeur générique, quitte à se banaliser, à perdre sa précision et à recouvrir un contenu parfois hétérogène voire disparate. Le rapport aux archives qui revêt souvent, ces dernières décennies, un fort potentiel émotionnel s'individualise: l'individu se fait archiviste de soi-même, a fortiori dans un contexte de trouble identitaire ou d'histoire personnelle contrariée, prise dans les rets de la grande histoire. C'est ainsi qu'on a vu apparaître le terme "d'Ego-archives"⁵: l'on est en droit, dans ce cas, de se demander si l'on peut encore parler au sens strict d'archives et s'il ne s'agit pas simplement de documents personnels.

Situation française

En France, le régime de l'archive se modifie avec la révolution de 1789. À l'usage juridique des archives s'ajoute un usage mémoriel. Comme l'a montré José-Luis Diaz, le XIX^e siècle, siècle de l'histoire, "s'emploie pour la première fois de manière [...] décisive, non seulement à conserver des documents, cela se fait depuis l'Ancien Régime, mais à améliorer et systématiser les pratiques d'archivage, ainsi qu'à mettre de telles archives au service d'une interprétation du passé, ainsi renouvelée et remobilisée"⁶. C'est au XIX^e siècle que s'affirme le goût pour les autographes inédits, lettres et journaux personnels qui permettraient, comme le rêvent les frères Goncourt, de frôler un secret d'existence. Edmond et Jules de Goncourt ne se disent-ils pas en quête de la vie du passé "dans ce rien méprisé par l'histoire des temps passés, dans ce rien, chiffon, poussière, jouet du vent! – la lettre autographe"⁷? Les frères Goncourt comptent parmi les grands collectionneurs d'autographes que le XIX^e siècle, avide d'histoire, a suscités. On en rappellera une des figures les plus notables, le vicomte de Lovenjoul, "qui rassemble un fonds considérable de manuscrits balzaciens, vendus en 1882 avec la bibliothèque de Madame Hanska, et dédaignés par les institutions publiques"⁸. Le goût pour les autographes conduit à l'intérêt pour les manuscrits d'œuvres. Dans un geste fondateur, Victor Hugo écrit dans le codicille de son testament de 1881: "Je donne tous mes manuscrits et tout ce qui sera trouvé écrit ou dessiné par moi à la bibliothèque nationale de Paris, qui sera un jour la Bibliothèque des Etats-Unis d'Europe". Par ce geste, "l'auteur reconnaît à ses manuscrits une valeur publique"⁹

5 Voir: MARCILLOUX, Patrice. *Les Ego-archives*. Traces documentaires et recherche de soi. Rennes: presses universitaires de Rennes, 2013.

6 DIAZ, José-Luis. Archives de l'intime. Voir: <<http://archive19.hypotheses.org/category/archives-de-lintime-jose-luis-diaz-et-francoise-simonet>>.

7 GONCOURT, Edmond et Jules de. *Portraits intimes du dix-huitième siècle*. Paris, Charpentier, 1842, Préface, p. IV.

8 GERMAIN, Marie-Odile. Manuscrits en gloire. *Brouillons d'écrivains*. Exposition présentée par la BnF, sur le site François-Mitterrand, du 27 février au 24 juin 2001 / sous la direction de Marie Odile Germain et de Danièle Thibault. Paris, Bibliothèque nationale de France, 2001, p. 46.

9 HERSCHBERG-PIERROT, Anne. L'écrivain et ses manuscrits, *Brouillons d'écrivains*. Exposition présentée par la BnF, sur le site François-Mitterrand, du 27 février au 24 juin 2001/ sous la direction de Marie Odile Germain et de Danièle Thibault. Paris, Bibliothèque nationale de France, 2001, p. 38.

et il en institutionnalise la valeur. Dès lors, les coulisses de l'œuvre (les manuscrits préparatoires) et celles de l'homme privé (ses papiers intimes) sont susceptibles de s'insérer dans le patrimoine écrit même si les premiers concernés sont d'abord les manuscrits et documents autographes d'auteurs glorieux.

Y a-t-il une spécificité des archives de femmes?

Dans ces conditions quelle est la place occupée dans les archives par les écrits intimes de femmes, correspondances ou journaux? Longtemps, les femmes ont occupé une portion congrue dans les archives à l'exception notable des archives policières et judiciaires: troubles à l'ordre public et conflits privés, conjugaux et familiaux, dont les dossiers judiciaires de tribunaux correctionnels et de cours d'assises portent la trace ont fréquemment des femmes pour protagonistes. C'est ce qu'a montré une très récente exposition organisée à Paris aux Archives nationales, "Présumées coupables, 14^e-20^e siècle", exposition qui entendait restituer la voix des femmes à travers des pièces de procédure, puisées dans six siècles d'archives, à travers les figures archétypales de la sorcière, de l'empoisonneuse, de l'infanticide, de la pétroleuse au moment de la Commune de Paris et de la traîtresse. Mais qu'en est-il des textes intimes? Selon l'historienne Michelle Perrot, si les femmes ont beaucoup écrit, maints de leurs textes intimes ont disparu, brûlés ou égarés. Et aux yeux de l'historienne, celles qu'elle appelle les silencieuses de l'Histoire ont souvent contribué de leur propre chef au XIX^e siècle à l'étouffement de leurs voix. Elles ont pu détruire leurs journaux intimes voire leurs correspondances (lettres reçues ou lettres envoyées, recopiées ou restituées) pour anticiper l'indifférence de leurs descendants et s'éviter par-delà la mort leurs réactions ironiques. Plus profondément,

[...] cet acte d'autodestruction est aussi une forme d'adhésion au silence que la société impose aux femmes, faites, comme l'écrit Jules Simon, "pour cacher leur vie"; un consentement – à la négation de soi qui est au cœur des éducations féminine, religieuse ou laïque, et que l'écriture – comme aussi la lecture – contredisaient. Brûler ses papiers est une purification par le feu de cette attention à soi qui confine au sacrilège¹⁰.

L'ambiguïté des réactions féminines à l'égard des traces écrites de leur intimité ne peut être négligée même si la situation a évolué au cours du temps. Une autre historienne Françoise Thébaud montre que "la voix des femmes enfle au cours des siècles"¹¹. L'émergence du combat féministe depuis le XIX^e siècle ainsi que l'empreinte de deux guerres mondiales dans la société française au XX^e siècle n'ont pas été pour rien dans une plus grande liberté d'expression féminine qui a fini par se traduire dans la constitution de fonds. On évoquera l'existence de différents fonds constitués au XX^e siècle qui témoignent d'une libération de la parole féminine. On peut ainsi citer, entre autres exemples, la Bibliothèque Marguerite Durand et le Fonds APA (Association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique fondée en 1992 par Philippe Lejeune). En 1931, la Ville

10 PERROT, Michelle. *Les Femmes ou les silences de l'Histoire*. Paris: Flammarion, 1998, p. 14.

11 THEBAUD, Françoise. *Écrire l'histoire des femmes et du genre*. Paris: ENS Éditions, 2007, p. 72.

de Paris a accepté le don des collections réunies par Marguerite Durand, journaliste et militante féministe, depuis 1897, date de la fondation de son journal *La Fronde*: se trouve ainsi créée la première bibliothèque officielle de documentation féministe. Outre plus de 40 000 livres et brochures, 1100 titres de périodiques..., la bibliothèque comprend plus de 4 000 lettres autographes de femmes écrivains, artistes, scientifiques, voyageuses, journalistes, femmes politiques, plus de 300 manuscrits (fiction ou non-fiction) de femmes, 30 fonds spéciaux d'archives de particuliers ou d'associations. Plus récemment a été fondée par Philippe Lejeune en 1992 l'APA qui collecte, conserve et valorise des textes inédits (autobiographies, journaux personnels, correspondances) rédigés par des personnes de tous milieux sociaux. Le fonds comporte à l'heure actuelle plus de 3500 dépôts. En 2013, la globalité du fonds comportait autour de 45% de textes écrits par des femmes. De telles sources permettent par exemple d'offrir un regard neuf sur les pratiques et les représentations sexuelles et amoureuses. Une historienne, Anne-Claire Rebreyend en a tiré une analyse passionnante sur les "Intimités amoureuses" en France entre 1920 et 1975¹². Enfin, on peut signaler la "Grande collecte" qui sera lancée en France en novembre 2017 par le ministère de la Culture et de la Communication autour de la place des femmes dans la société française. Le thème fédérateur pour cette "Grande collecte" d'archives de femmes est le travail compris dans un sens large: intellectuel, manuel, domestique.

Voilà donc un bref panorama très lacunaire sur la notion d'archives, et plus particulièrement d'archives de femmes, dans un contexte français.

TROIS CAS D'ARCHIVES DE FEMMES

Il nous a semblé intéressant dans l'océan des archives de nous intéresser à trois cas qui méritent sans aucun doute l'appellation d'archives puisque les écrits que nous allons évoquer figurent dans des fonds de la Bibliothèque nationale de France. Dans les trois cas, leurs auteurs sont des femmes dont les destinées se sont trouvées étroitement mêlées à celles d'hommes glorieux, écrivains et intellectuels. Je parlerai de Juliette Drouet, Catherine Pozzi et Simone de Beauvoir. Si nous nous référons aux notices de personnes telles qu'elles figurent à la BnF, voilà ce que nous trouvons:

Drouet, Juliette (1806-1883)

Artiste dramatique. Maîtresse de Victor Hugo. Actrice.

Pozzi, Catherine (1882-1934)

Poète, nouvelliste et essayiste. Les textes publiés du vivant de l'auteur sont signés Karin ou C.K. (Catherine - Karin). Fille du chirurgien Samuel Pozzi, épouse de l'auteur dramatique Edouard Bourdet. Égérie de Paul Valéry.

Beauvoir, Simone de (1908-1982)

Femme de lettres. Professeur agrégé de philosophie.

¹² REBREYEND, Anne-Claire. *Intimités amoureuses*. France 1920-1975. Toulouse: PUM, 2008.

Ces notices sont significatives. Les deux premières femmes sont définies de manière relative par rapport aux hommes de leur entourage. C'est presque caricatural dans le cas de Catherine Pozzi, caractérisée comme fille de..., épouse de... et amante de.... Simone de Beauvoir s'en sort apparemment mieux, qui est identifiée sans recours aux hommes de son cercle affectif. Encore l'étiquette de "femme de lettres" résonne-t-elle un peu étrangement. Un coup d'œil dans les notices de personnes de contemporaines nous apprend que Yourcenar est définie comme "Romancière, essayiste et poète" et Sarraute comme "Romancière et auteur dramatique". On se demande alors pourquoi Beauvoir n'a pas droit à être caractérisée comme "Essayiste, romancière, mémorialiste et auteur dramatique".

Quel a été le sort réservé aux archives intimes de ces trois femmes, de la compagne de l'ombre que fut Juliette Drouet au XIX^e siècle, à la complice intellectuelle que fut Simone de Beauvoir, qui a partagé dans la pleine lumière du cœur du XX^e siècle la célébrité de Sartre? Quel regard portaient-elles sur leurs lettres ou sur leurs journaux? Quel fut leur rapport respectif à la postérité? Qui a contribué à la préservation de leurs mémoires, autant de questions que l'on ne peut abstraire d'un contexte historique?

JULIETTE DROUET

Le nom de Juliette Drouet (1806-1883) est connu. Tout lecteur qui a côtoyé un peu la littérature française du XIX^e siècle a pu rencontrer cette figure présente dans l'ombre du géant hugolien. Actrice française, maîtresse et modèle du sculpteur James Pradier dont elle eut une fille, Claire, née en 1826, Juliette Drouet a renoncé aux feux de la rampe pour une vie retirée dans l'ombre de Victor Hugo. De cette relation extra-conjugale qui a souvent des parfums de conjugalité, longue de cinquante ans (1833-1883), il reste un témoignage écrit: les 22 000 lettres écrites par l'amante fidèle, épistolière au long cours.

Restitus et journal épistolaire

Il est passionnant d'observer l'évolution d'une correspondance aussi longue: selon Florence Naugrette,

Pendant les toutes premières années de la relation, il s'agit principalement de billets servant à donner rendez-vous, à délivrer des messages brûlants, ou alarmants. Au fur et à mesure que la relation s'installe, les lettres de Juliette Drouet deviennent quotidiennes et parfois pluriquotidiennes, sauf pendant les voyages qu'elle fait avec Hugo [...]. À la fin de leur vie, même lorsqu'ils vivent sous le même toit, elle garde l'habitude de lui écrire quotidiennement¹³.

Juliette, vivant une partie de sa vie quasiment en recluse pour plaire au poète jaloux qui surveille ses fréquentations et l'autorise à lire les seuls journaux qu'il lui

13 NAUGRETTE, Florence. Conférence "Le journal épistolaire de Juliette Drouet à Victor Hugo". Voir: <<http://www.juliettedrouet.org>>.

apporte, rend compte à Victor Hugo de l'emploi du temps de ses mornes journées dans ce qu'elle appelle ses *restitus*. Ceux-ci évoquent aussi les troubles de l'âme, les émois de la jalousie, les plaintes de la délaissée et les délices de l'abnégation amoureuse: "Quant à moi, je voudrais recevoir toute l'eau du ciel sur la tête si je devais vous posséder jusqu'à la dernière goutte de mon existence. Tout mon courage et toute mon ambition n'ont pas d'autre but que cette pensée fixe: *être aimée de toi toujours*" (12 octobre 1846). Ces lettres, expédiées par la poste ou transmises par les domestiques, pouvaient être aussi remises à Victor Hugo directement lors de ses visites, au cours desquelles il lui arrivait parfois de les oublier: "Dans votre *fuite éperdue* hier au soir vous avez encore oublié mes gribouillis, vilain malhonnête" (3 octobre 1846). Il est dans une certaine mesure difficile de parler de correspondance pour un corpus de lettres qui n'appelaient pas de réponse ou si peu...: aux dates rituelles de l'anniversaire et de la fête de Juliette, du jour de l'an et de la commémoration de leur première nuit, Victor Hugo se pliait à la cérémonie épistolaire; dans certaines autres occasions exceptionnelles – par exemple quand un cas de force majeure l'empêche de se rendre chez elle –, il lui écrit aussi de son côté, mais très irrégulièrement. Les lettres de Juliette Drouet, quotidiennes voire pluriquotidiennes, inscrivent minutieusement le moment exact de leur écriture; elles ont tout du journal épistolaire, journal adressé ouvert à un lecteur clairement identifié. Au centre de ce journal épistolaire s'inscrit l'attente. Juliette dit "faire métier" d'attendre Victor Hugo "depuis un bout de l'année jusqu'à l'autre" (26 octobre 1846). Ce motif, récurrent dans les écrits intimes féminins du XIX^e siècle, est ici omniprésent. Juliette Drouet ne vit que d'attendre et cette attente ne peut être supportée que si elle prend corps écrit et devient un motif d'inlassables variations épistolaires: "L'attente est la bobine sur laquelle je dévide mes jours un à un comme autant d'écheveaux dont les solutions de continuité sont marquées de temps en temps par tes rares et courtes apparitions" (4 mai 1854).

Intérêts du corpus

Les intérêts sont multiples. C'est un témoignage unique sur la vie et l'œuvre de Victor Hugo. Il est vrai que Victor Hugo excella dans l'art de s'entourer de "témoins de sa vie" qui accréditèrent, peu ou prou, la figure de l'homme exceptionnel. Les lettres recèlent également une mine de renseignements documentaires sur l'histoire du XIX^e siècle, sur l'histoire politique, sur la vie culturelle et théâtrale, sur l'histoire des mœurs (union illégitime et respect des convenances, habitudes quotidiennes et domestiques) et des corps (sexualité, préoccupations liées à la santé) ainsi que sur la vie en exil. Ces lettres sont enfin une œuvre en elle-même même si elles n'ont pas été écrites initialement pour la publication. Certes Juliette Drouet ne se prétend pas écrivain mais elle a indéniablement des talents d'épistolière, parvenant à renouveler, cinquante ans durant, l'expression d'un unique amour et d'une seule attente. Alors qu'elle prétend ses lettres ennuyeuses, le lecteur est séduit par la grâce savoureuse de son style caractérisé par sa liberté de ton, son humour, son mélange des registres, sa vivacité, son recours à un vocabulaire amoureux codé, son goût des images et des néologismes.

D'une correspondance fleuve à la cote NAF 16 322 – 16 403 de la BnF et à une édition numérique intégrale

La question du sort des lettres est parfois évoquée par Juliette Drouet elle-même en termes ambivalents. D'une part, l'on est frappé par la conscience précoce qu'a Juliette Drouet de son passage à la postérité par le truchement hugolien; le 3 mars 1837 (quatrième année d'une liaison et correspondance qui dureront cinquante ans), l'épistolière imagine déjà que "la postérité s'emparera de [s]a correspondance"¹⁴. D'ailleurs Victor Hugo ne lui a-t-il pas écrit dès la première année de la relation, à la fin de l'année 1833: "Je tâcherai que rien de cela ne soit perdu. [...] Si mon nom vit, votre nom vivra. [...] Soyez tranquille. On vous rendra toute justice un jour"¹⁵. D'autre part, Juliette n'évoque à d'autres moments le sort de ses lettres que pour souhaiter leur disparition, par crainte de l'ironie dépréciative d'un éventuel lecteur. Il n'est point certain qu'il faille voir là fausse modestie ou coquetterie tant elles furent nombreuses au XIX^e siècle à avoir intériorisé la modestie voire l'humilité de rigueur préconisée au sexe féminin:

Si jamais la mort venait nous surprendre avant que tu n'aies fait disparaître tous ces informes exutoires de mon cœur, les curieux seraient bien désappointés et il leur serait bien difficile de retrouver la trace d'un si grand amour dans un aussi petit esprit que le mien. J'espère que tu seras assez prévoyant et surtout assez généreux pour m'épargner cette humiliation d'outre-tombe en brûlant au fur et à mesure toutes mes pauvres *restitus* si dépaysées dès qu'elles ont passé le seuil de mon âme (2 juin 1857).

On saura gré à Victor Hugo d'avoir désobéi. En effet il a conservé précieusement les innombrables lettres de Juliette, les restituant, quand elle mourut, à son neveu, Louis Koch, héritier et légataire universel de Juliette Drouet. Au gré des successions et des ventes, les lettres furent dispersées. En 1969, La Bibliothèque nationale de France fait l'acquisition de près de 17 000 lettres de Drouet qui appartenaient au peintre Louis Icart. Certes, des milliers d'autres peuvent encore être trouvées dans divers sites de conservations français et belges ainsi que dans des bibliothèques universitaires américaines et dans des collections particulières. Néanmoins l'achat opéré par la BnF en 1969, le classement et catalogage des lettres témoignent de la valeur patrimoniale donnée à la correspondance-fleuve de Drouet. Le passage de cette correspondance à la postérité est conforté par le projet titanesque en cours d'une édition numérique intégrale des lettres. Une équipe de l'université de Rouen met progressivement en ligne l'intégralité de cette correspondance, en majeure partie inédite, chantier entrepris à l'initiative de Florence Naugrette depuis 2006. Les anthologies actuellement disponibles dans le commerce ne recueillent en effet

¹⁴ Lettre citée dans la biographie de Gérard Pouchain, écrite en collaboration avec Robert Sabourin: "Quand la postérité s'emparera de ma correspondance, j'aurai à subir non seulement les brimades de mon orthographe, mais encore la responsabilité de vos monstrueux pâtés?". POUCHAIN, Gérard; SABOURIN, Robert. *Juliette Drouet ou "la dépaysée"*. Paris: Fayard, 1992, p. 182

¹⁵ Lettre non précisément datée, mais écrite après le 7 novembre 1833.

qu'un dixième de la totalité du corpus. Dirigée par Florence Naugrette, l'équipe réunit une cinquantaine de chercheurs, étudiants et enseignants du secondaire. Ce travail bénédictin de transcription et d'annotation des lettres manuscrites a déjà abouti à la mise en ligne de presque 7000 lettres.

CATHERINE POZZI

Valéry et Pozzi: "Ils se sont aimés, ils se sont haïs, et ils n'ont pas vieilli ensemble"¹⁶

Catherine Pozzi, née en 1882, élevée dans le tout-Paris aristocratique et bourgeois de la fin du siècle dernier, est l'auteur de quelques poèmes remarquables, d'une nouvelle épistolaire et autobiographique, *Agnès*, d'un traité resté inachevé, mi-poétique, mi-scientifique, *Peau d'Âme*, et d'un vaste *Journal* qu'elle tient jusqu'à sa mort en 1934. Le 17 juin 1920, Catherine Pozzi rencontre le poète Paul Valéry, et ce qui devait être simple dîner mondain se transforme pour ces deux êtres en une commotion intellectuelle et sensuelle étonnante. Dès la fin du mois de juillet 1920, ils sont liés par un attachement passionnel aussi intense qu'exigeant. Dans le *Journal* de Pozzi sont consignées les étapes de cette relation, et une abondante correspondance est échangée entre les deux amants.

Pour Catherine Pozzi, l'amour impliquait un absolu d'union totale. Aussi se livre-t-elle en mots au moment même où elle s'abandonne en corps et en esprit: elle envoie dès l'automne 1920 à Valéry le journal contemporain de leur rencontre. Elle l'appelle ainsi à se glisser en son intimité de papier pour qu'il revive par ses yeux leur aventure. La fonction mono-utilitaire du journal semble bien oubliée. C'est Valéry lui-même qui va donner une étrange consigne d'écriture à la diariste. En décembre 1920, il lui offre un cahier de cuir vert muni d'un fermoir et il lui demande de copier sur le recto de la première page un texte par lui composé:

Ceci m'a été donné par Quelqu'un pour que j'y inscrive celles de mes pensées qui préfèrent d'être sous clé; entr'elles, quelques-unes qui regardent quelqu'un; et parmi celles-ci, les plus dures, les plus humiliantes pour lui. Nous avons échangé la connaissance contre la passion, et dès lors je l'ai connu trop bien, et il m'a aimée bien trop.

Mais je n'en ferai qu'à ma tête, et j'écrirai ici ce qui me plaira. Ou pire encore!...¹⁷.

Catherine Pozzi va suivre cette consigne au-delà sans doute du vœu de son auteur. L'usage épistolaire implacable du journal n'exclut pas l'échange entre les deux amants d'une abondante correspondance.

16 KAUFMANN, Vincent. Un amour de Valéry. *Critique*, n. 498, 1988, p. 883.

17 POZZI, Catherine; VALÉRY, Paul. *La Flamme et la cendre* – Correspondance. Paris: Gallimard, 2006, p. 123.

Les “poèmes postaux”¹⁸

Catherine Pozzi et Paul Valéry furent des épistoliers acharnés. Dès septembre 1920, la correspondance occupe dans leur liaison une place centrale: au détour de missives pozziennes sont données certaines dispositions du contrat épistolaire. Il s’agit d’écrire régulièrement et fréquemment. “Règle générale: j’écrirai Dimanche matin et Jeudi matin. Vous pouvez m’écrire 14 Avenue Assas et télégraphier avec absolue liberté”¹⁹. Les allusions extrêmement fréquentes aux lettres dans le *Journal* permettent d’imaginer sans peine quels épistoliers ils étaient et quelle production fut la leur:

Comme je rentrais, la concierge me remet la petite lettre-télégramme, et dans la même enveloppe, l’essai-note de phys-math. J’y réponds le soir, rue de Longchamp, après dîner, non point comme vous aimez que j’écrive!

Mercredi matin, téléphone: vous êtes exaspéré par le style de la veille que vous venez de recevoir. [...] D’où re-style, et 4 pages, que je porte chez vous en passant²⁰.

Catherine Pozzi exige de son correspondant, alors écrivain déjà glorieux, un dernier engagement: le respect de la confidentialité et le refus de la divulgation de leurs échanges de son vivant.

Je ne suis pas mécontente d’avoir le lieu de reparler de ces lettres. Leur sort, hélas, sera le volume à 7^{frs.}, avec commentaire d’un Barthou des temps prochains (*most horrible*) – il n’y a pas moyen de l’empêcher; mais moi vivante, ablatif absolu, n’en exposez pas une ligne. Je vous le demande, mon ami*²¹.

*Et si vous veniez, rapportez-les. N’est-ce pas.

Pour être plus certaine de maîtriser le sort de cette correspondance, Catherine Pozzi n’aura de cesse d’en réclamer la restitution à Valéry qui s’exécute en janvier 1924. Pendant quatre années encore, la relation entre Valéry et Catherine Pozzi se poursuivra, alternant moments d’intense communion et phases de conflit jusqu’en janvier 1928, date de la “ Brusque éviction ”²² de Paul Valéry. Pozzi rompt avec lui, renonçant à leur implacable lutte épistolaire, à “ ces lettres qui ressemblent à un combat après la mort de désincarnés indomptables ”²³ pour s’enfermer dans le silence du *Journal* dépossédé de son destinataire privilégié, prison de l’échec amoureux.

18 Ibidem, p. 528 (22 février 1923).

19 Ibidem, p. 41 (11 octobre 1920).

20 POZZI, Catherine. *Journal 1913-1934*, Paris, [Claire Paulhan, 1997], Phébus libretto, 2005, p. 166-167 (20 janvier 1921).

21 POZZI, Catherine. *La Flamme et la cendre*, op. cit., p. 330 (25 février 1922).

22 VALÉRY, Paul. *La Flamme et la cendre*, op. cit., p. 625 (15 mars 1928).

23 POZZI, Catherine. *Journal 1913-1934*, op. cit., p. 252 (18 février 1922).

Les Cahiers de Valéry et le Journal de Catherine Pozzi

Si Paul Valéry a eu accès, un temps, au journal de Catherine Pozzi, elle fut également la lectrice privilégiée des *Cahiers*, fruit de la gymnastique intellectuelle à laquelle le poète se consacrait quotidiennement entre la nuit et le lever du jour, espace d'écriture privée où il consignait des réflexions sur la littérature mais aussi sur les sciences, la politique, le langage, l'histoire, le fonctionnement de l'esprit. Elle va même accepter de classer les innombrables notes valéryennes. De ce travail témoignent les annotations marginales de la main de Catherine Pozzi dans les *Cahiers* de Valéry, la copie dans son propre journal de passages des *Cahiers* de Valéry rigoureusement identifiés comme tels et les lettres où elle livre ses réactions de lecture et ses suggestions de classement²⁴.

Réciproquement on trouve dans le journal de Pozzi des traces écrites de Valéry. Il en va ainsi du cahier août-Noël 1927 de Catherine. Sur le verso de la page de couverture bleu-vert figurent les inscriptions suivantes à l'encre noire:

Du mois d'août 1927 à
Noël même année
Été 1927

Tous les dessins de
ce cahier sont de
Paul Valéry

CK

Karin

Outre les dessins de la main de Valéry (aquarelles, dessins ou griffonnages faits à la mine de plomb, à la plume et au lavis), ce cahier épais de 70 feuillets comporte également de nombreuses notes elliptiques, majoritairement de la main de Pozzi. Il est manifeste que ce cahier est plus particulièrement dévolu à la notation des conversations avec Paul Valéry, espace d'échange entre deux plumes. Peut-être y avait-il là pour Valéry, avec une interlocutrice à sa mesure, un prolongement dialogique du travail de réflexion qu'il mène dès l'aube dans ses propres *Cahiers*. Il s'agit sans doute de ce que Catherine Pozzi appelle le "cahier à dessins":

P.V. était ici comme tous les matins, hier, et la page du cahier à dessins porte témoignage d'une heure bien vivante. Mais l'extraordinaire, – non pas l'extraordinaire, l'étonnant qui est ordinaire –, c'est qu'à peine je suis, à peine je vais dans une région de pensée, que, lui, il y va de même et ceci sans être prévenu. Nous en sommes à un synchronisme

24 Les vingt-deux premières pages du septième cahier du journal pozzien, commencé le 28 août 1921, sont constituées de passages des *Cahiers*, mais la diariste, scrupuleuse, prend soin de préciser: "Ces notes ont été copiées dans les cahiers que j'ai classés cet hiver 1921. Elles ne m'appartiennent pas" (28 août 1921).

tel que l'esprit de l'un donne le même son que l'esprit de l'autre, tous renseignements de langage inutiles: au point que nous ne pouvons pas, du point de vue de l'esprit, essayer d'être à part. Lui va plus loin que je ne vais, sauf d'un côté, mais c'est moi qui pars cependant la première. J'apporte la faim et prends l'élan²⁵.

Un pari réussi sur les archives et la postérité

Catherine Pozzi a conservé chez elle dans plusieurs boîtes de fer les lettres reçues de Valéry et les lettres qu'elle lui a envoyées et qu'il lui a restituées. Elle meurt en 1934. Elle a décidé par voie testamentaire la destruction d'une très grande partie de la correspondance échangée avec Valéry, que ce soient les lettres de Valéry ou les siennes:

[...] il a été brûlé, tant dans une cheminée d'une pièce au rez-de-chaussée que dans les foyers du chauffage central de l'immeuble sis à Paris 47 avenue d'Iéna: neuf cent cinquante-six lettres, dessins et photos provenant de Monsieur Paul Valéry et trois cent quatre-vingts lettres émanant de Madame Pozzi²⁶.

Ce procès-verbal dressé par Pierre Joubert, notaire de Catherine Pozzi, rend compte de l'exécution du vœu de l'épistolière. Lorsque Valéry fut avisé en 1935 par le notaire de l'autodafé, il fut partagé entre le soulagement et la reconnaissance de la valeur de cette écriture intime. Sa correspondance en témoigne. À une amie, il écrit: "Je suis à peu près sûr que ce tas devenu cendre contenait ce que j'ai pu écrire de plus... *remarquable* [...]. Jamais je n'aurais osé rouvrir ces plis. J'ai trop souffert de ce côté-là. Et quant à la littérature – (s'il y a un avenir pour ces choses) cela m'est bien égal²⁷". Contre la volonté de Pozzi et à l'insu de Valéry, une petite partie a néanmoins été épargnée par chance, par négligence ou à dessein: deux cents lettres de Catherine Pozzi, une centaine de Paul Valéry, remontant pour la plupart à la période 1920-1924, ont été conservées et sont désormais accessibles grâce à l'édition qu'en a faite le biographe de Catherine Pozzi, Lawrence Joseph, et qui a été publiée en 2006.

Après sa mort, Catherine Pozzi tombe peu ou prou dans l'oubli. Plusieurs décennies durant, seules les anthologies de poésie – dont celle réalisée en 1949 par André Gide dans la "Bibliothèque de la Pléiade" – ont gardé la mémoire de son nom et de quelques-uns de ses vers. Les ayants droit de Valéry veillent jalousement sur la mémoire paternelle et il n'est pas question que sa relation passionnelle et intellectuelle avec Pozzi soit étalée à tous les vents.

Néanmoins Catherine Pozzi qui s'est posé jusqu'à l'obsession la question de la conservation, voire de l'édition, de ses journaux et qui, de son vivant, avait très peu publié n'a sans doute écouté que son orgueilleuse volonté de passer à la postérité en faisant un geste analogue au geste hugolien: les cahiers, carnets et liasses qui vont de janvier 1913 à avril 1929 ont été légués par Catherine Pozzi à la BnF avec une clause

25 POZZI, Catherine. *Journal 1913-1914*. Paris: Phébus, libretto, 2005, p. 425-426 (7 décembre 1927).

26 POZZI, Catherine; VALÉRY, Paul. *La Flamme et la cendre*, op. cit., p. 23.

27 Lettre à Edmée de La Rochefoucauld du 10 avril 1935.

de réserve de communication pendant les 30 années suivant sa mort. Une partie du journal était donc théoriquement accessible depuis 1965. Ce n'est pourtant pas sans mal que l'éditrice Claire Paulhan en obtiendra la communication en 1985. Son opiniâtreté vaincra. En 1987, la publication partielle mais déjà impressionnante du *Journal d'adulte 1913-1934* qu'elle réalise permet la seconde naissance de cet écrivain inclassable. Les éditions Gallimard ont refusé le texte qui est publié par les éditions Ramsay. Six mois plus tard paraît une biographie, *Catherine Pozzi, une robe couleur du temps* aux éditions de la Différence par Lawrence Joseph: l'universitaire américain cite abondamment dans sa biographie le journal de Catherine Pozzi. Le succès rencontré par l'édition du journal réalisée par Claire Paulhan et par la biographie de Lawrence ont ouvert la voie à d'autres publications: *Agnès*, nouvelle autobiographique (éditions de la Différence, 1988), *l'Œuvre poétique* (éditions de la Différence, 1988), *Peau d'Ame* (éditions de la Différence, 1990), le *Journal de jeunesse 1893-1906* (Verdier, 1995) et plusieurs correspondances (avec Jean Paulhan, Curtius, Rilke).

Catherine Pozzi a gagné son pari. Le dépôt de son journal à la BnF a permis son passage à la postérité. La victoire n'est d'ailleurs pas exempte d'ambiguïté: l'on peut en effet supposer que les liens privilégiés entretenus par Valéry ne furent pas pour rien dans l'acceptation de la BnF d'abriter le journal; en tout état de cause, ces liens ont compté pour sa publication. Mais le texte publié a mis aussi sur le devant de la scène un auteur méconnu, une voix singulière qui mêle désespérance et autodérision, qui vibre d'un lyrisme puissant et d'une intelligence insolente. L'on notera enfin qu'en détruisant une grande partie de sa correspondance avec Valéry et en sauvegardant son journal, Pozzi a construit une certaine image d'elle-même où la représentation de son identité comme diariste l'emporte sur celle de l'amante épistolière.

SIMONE DE BEAUVOIR

Beauvoir, diariste et épistolière

Avec l'œuvre de Beauvoir l'on peut véritablement parler d'espace autobiographique: cette polygraphe des écritures de soi parvient à créer, grâce à des textes génériquement dissemblables, un vertigineux système autoscopique avec longue vue panoramique (les mémoires), prismes (les romans) et microscope (les correspondances et le journal). Dans les entretiens que Beauvoir mena avec Sartre en août-septembre 1974 et qui furent publiés dans *La Cérémonie des adieux*, elle lui pose cette question:

S. de B.- Pourtant, dans ce genre de littérature qu'on pourrait appeler brute, il y avait une branche dans laquelle vous étiez très remarquable. Vous aviez la réputation méritée d'être un grand épistolier, quand vous étiez jeune surtout. [...] Qu'est-ce que ça représentait pour vous ces lettres?²⁸.

28 BEAUVOIR, Simone de. *Entretiens avec Jean-Paul Sartre* – août-septembre 1974. Paris: Gallimard, "Folio", 1981, p. 253-254.

Beauvoir, comme Sartre, fut une grande épistolière et, à certaines périodes, une diariste proluxe. Cette littérature “brute”, si elle ne la publia pas de son vivant, elle ne la détruisit pas.

En 1960, Beauvoir a rencontré une jeune fille qui était alors en classes préparatoires de lettres au concours de l’Ecole normale supérieure de Sèvres. Les affinités électives sont telles que Beauvoir a l’impression de rencontrer un double d’elle-même. Au moment où les premières morsures du temps se font sentir, cette relation vient comme un regain. Beauvoir a dédié à Sylvie Le Bon le dernier volume de ses mémoires *Tout compte fait*, publiés en 1974 et elle en fait sa fille adoptive en 1981, lui confiant la future gestion de son œuvre. Quand Beauvoir meurt en 1986, sa fille adoptive trouve dans l’appartement du Castor maints papiers intimes. À une journaliste qui l’interroge sur ce sujet, elle répond:

Elle [Simone de Beauvoir] gardait, peut-être pas tout, mais énormément de choses. Ce n’était absolument pas rangé. C’était entassé par la force des choses, quelquefois c’est par époque, mais on ne peut pas dire que ce soit classé. C’était resté dans les enveloppes, quand il y en avait, ou plié, dans des sacs en papier [...]”²⁹.

Sylvie Le Bon de Beauvoir va faire le choix de communiquer au public une partie de ces archives intimes et les publications posthumes dont elle se fait l’éditrice scientifique vont s’égrener au fil des années aux éditions Gallimard: *Lettres à Sartre, tome 1: 1930-1939; tome 2: 1940-1963* en 1990; *Journal de guerre, septembre 1939-janvier 1941* en 1990; *Lettres à Nelson Algren, un amour transatlantique, 1947-1964* (traduit de l’anglais par Sylvie Le Bon de Beauvoir) en 1997; *Correspondance croisée, 1937-1940* avec Jacques-Laurent Bost en 2004; *Cahiers de jeunesse, 1926-1930* en 2008. En matière de “littérature brute”, la BnF – qui a bénéficié en 1989 d’une dation en paiement des droits de succession qui a considérablement enrichi les fonds Sartre et Beauvoir – abrite le *Journal de guerre*, les *Cahiers de jeunesse*, un *Carnet de voyage, août 1946* (journal tenu lors d’un voyage dans les Dolomites), les lettres à Jean-Paul Sartre, les lettres à Simone Jollivet et, au hasard des fonds, des lettres à Violette Leduc, des lettres à la traductrice Claire Cayon, une lettre à Paul Nizan. L’immense correspondance reçue par Simone de Beauvoir (lettres d’amis, d’intellectuels, de lecteurs) a été donnée par Sylvie Le Bon de Beauvoir à la BnF.

Publication posthume des journaux et correspondances de Beauvoir

C’est Simone de Beauvoir elle-même qui en 1983 avait édité les *Lettres au Castor et à quelques autres*; le Castor avait fait d’importantes coupes sans que celles-ci soient signalées dans le texte imprimé mais le lecteur en était averti. Les *Lettres au Castor* ont surpris, bousculant l’image du couple officiel tel qu’il avait été fixé depuis les *Mémoires d’une jeune fille rangée*. De nombreux lecteurs s’enthousiasment, découvrant après le philosophe, le romancier, le dramaturge, un “virtuose de l’écriture intime”³⁰.

29 BEAUVOIR, Sylvie Le Bon de. Entretien avec Claire Devarrieux. *Libération*, 22 avril 2004.

30 DEGUJ, Jacques. *Magazine littéraire*, n. 282, novembre 1990.

Les lecteurs séduits par les *Lettres au Castor* avaient regretté que les lettres de Beauvoir à Sartre ne fussent pas publiées dans le même temps. Beauvoir ne souhaitait pas les publier de son vivant mais elle ne s'opposait pas à une publication posthume. C'est ce qu'allait faire sa fille adoptive, Sylvie Le Bon, qui publia les lettres en 1990 en même temps que le *Journal de guerre*. Dans sa préface à la correspondance, Sylvie Le Bon de Beauvoir prenait soin d'indiquer au lecteur que l'édition était intégrale:

Les raisons qui pouvaient en 1983 justifier des coupures n'existant plus, je n'en ai pratiqué quasi aucune. N'est-il pas souhaitable désormais de tout dire pour dire vrai? D'écarter, par la puissance indiscutable du témoignage direct, les clichés, les mythes, les images, tous ces mensonges, afin que surgisse la personne réelle, telle qu'en elle-même?³¹.

La réception des trois volumes fut plutôt sévère. La critique n'épargna pas le *Journal* auquel on reprocha sa soi-disant insignifiance tant sur le plan de la teneur que sur celui de la forme³². La réception se fit railleuse³³ quand elle ne fut pas condescendante (même si la condescendance n'était pas dénuée d'humour):

[Beauvoir] accorde à la guerre, qui la prive de [Sartre], des pensées rancunières, mais pas un vrai regard. À lui, la guerre donne la chance de vivre dans le poêle de Descartes, en bienheureux tête-à-tête avec son œuvre. Elle, en revanche, est au front: mobilisée par l'administration de la petite troupe qui gravite autour d'eux, amis, amants, amoureuses, maîtresses de l'un, de l'autre, ou des deux. En proie aux mille soucis que lui donne son pensionnat d'amours "contingentes", qu'il faut gérer de concert avec l'amour nécessaire, seul, lui, et libre, dans les brumes allemandes³⁴.

La tenue d'un "pensionnat d'amours "contingentes" et les relations homosexuelles de Beauvoir avec certaines de ses anciennes élèves ainsi que le ton de désinvolture cynique employé à leur rencontre dans le *Journal* comme dans les *Lettres* choquèrent plus d'un lecteur. Certain(e)s prétendirent, pour le déplorer, que Beauvoir ne s'était jamais expliquée sur sa bisexualité de son vivant et lui reprochèrent de ne pas avoir assumé son lesbianisme. Plusieurs années après leur parution, une journaliste de *Libération* parlait encore de "l'image désastreuse laissée par les lettres à Sartre": "S'adressant à Sartre, Beauvoir se croyait obligée de raconter des horreurs sur leurs jeunes amies"³⁵. Bref, Beauvoir, épistolière et diariste, ne fut guère ménagée par la critique et la lecture de textes initialement non programmés pour une lecture

31 BEAUVOIR, Simone de. *Lettres à Sartre 1930-1939*. Paris: Gallimard, 1990, p. 10.

32 Voir: GAGNEBIN, Laurent. Deux ou trois choses que je sais d'elle. *Autres Temps. Les Cahiers du christianisme social*, n. 27, 1990, p. 101-103. Voir l'émission *Apostrophes* du 23 mars 1990 où Annie Ernaux affronte les détracteurs de Beauvoir en la personne de Julien Julliard et d'Yves Berger.

33 Voir: ALPHANT, Marianne. L'album de la mère Castor. *Libération*, 22 février 1990.

34 OZOUEF, Mona. La plume de ma tante. *Le Nouvel Observateur*, 22 février 1990.

35 DEVARRIEUX, Claire. *Libération*, 20 février 1997.

publique a écorné l'image de la mémorialiste: c'était d'une certaine manière le retour de bâton des archives. Les publications suivantes furent moins polémiques même si l'image de Beauvoir amoureuse dans ses lettres à Nelson Algren ou à Jacques-Laurent Bost ne manqua pas de donner lieu à quelques commentaires narquois. Au moment de la publication de la correspondance croisée avec Bost, un journaliste du *Point*, intitule son article: "Simone de Beauvoir: Ces lettres qui ébranlent un mythe"³⁶. Le titre rend bien compte des impressions des lecteurs: comment faire coïncider l'idéal du couple gémellaire existentialiste, l'égérie du féminisme et l'intellectuelle impeccablement maîtresse d'elle-même avec ces éclats du quotidien non exempts de contradictions, de mesquinerie, de candeur? Après le temps de la mythification suscitée, entre autres, par Beauvoir elle-même grâce à la construction mémoriale venait le temps de la désacralisation provoquée par l'ouverture des archives intimes. Si les publications posthumes ont fait des remous et troublé l'image de Beauvoir, on peut estimer, l'agitation désormais retombée, qu'elles complètent le portrait d'une figure complexe et insaisissable. Journal personnel et lettres ne sont pas forcément chargés d'entrer en résonance parfaite avec l'œuvre publiée. Peut-être est-ce seulement dans les accroc faits à l'équation personne = vie = œuvre et dans le jeu entre vie, vie représentée et écriture que peut s'élaborer la complexité d'une pensée.

Que nous disent ces trois cas? Que les archives permettent la résurrection de la figure des morts (même quand ceux-ci, à l'image de Juliette Drouet, y étaient réticents), qu'elles permettent tout à la fois de construire une image (Catherine Pozzi) comme de la troubler (Simone de Beauvoir); qu'en tout état de cause et en particulier, depuis les dernières décennies du XX^e siècle, elles ont donné à maintes femmes un pouvoir: celui d'exister dans la mémoire de la postérité.

SOBRE A AUTORA

FRANÇOISE SIMONET-TENANT é professora de Literatura do Século XX e diretora adjunta do Centre d'Études et de Recherche Éditer/Interpréter (CÉRÉDI) de l'UFR Lettres et Sciences Humaines da Université de Rouen-Normandie.

E-mail: francoise.tenant@univ-rouen.fr

36 AMETTE, Jacques-Pierre. Simone de Beauvoir: Ces lettres qui ébranlent un mythe. *Le Point*, 15 avril 2004,

REFERÊNCIAS BIBLIOGRÁFICAS

- ALPHANT, Marianne. L'album de la mère Castor. *Libération*, 22 février 1990.
- AMETTE, Jacques-Pierre. Simone de Beauvoir: Ces lettres qui ébranlent un mythe. *Le Point*, 15 avril 2004.
- BEAUVOIR, Simone de. *Entretiens avec Jean-Paul Sartre* – août-septembre 1974. Paris: Gallimard, “Folio”, 1981, p. 253-254.
- BEAUVOIR, Simone de. *Lettres à Sartre 1930-1939*. Paris: Gallimard, 1990, p. 10.
- BEAUVOIR, Sylvie Le Bon de. Entretien avec Claire Devarrieux. *Libération*, 22 avril 2004.
- DEGUY, Jacques. *Magazine littéraire*, n. 282, novembre 1990.
- DEVARRIEUX, Claire. *Libération*, 20 février 1997.
- DIAZ, José-Luis. Archives de l'intime. Voir: <<http://archive19.hypotheses.org/category/archives-de-lintime-jose-luis-diaz-et-francoise-simonet>>.
- DICTIONNAIRE de l'Académie française* n'admet toujours pas le singulier.
- GAGNEBIN, Laurent. Deux ou trois choses que je sais d'elle. *Autres Temps. Les Cahiers du christianisme social*, n. 27, 1990, p. 101-103.
- GERMAIN, Marie-Odile. Manuscrits en gloire. *Brouillons d'écrivains*. Exposition présentée par la BnF, sur le site François-Mitterrand, du 27 février au 24 juin 2001/sous la direction de Marie Odile Germain et de Danièle Thibault. Paris, Bibliothèque nationale de France, 2001, p. 46.
- GONCOURT, Edmond et Jules de. *Portraits intimes du dix-huitième siècle*. Paris, Charpentier, 1842, Préface, p. IV.
- HERSCHBERG-PIERROT, Anne. L'écrivain et ses manuscrits, *Brouillons d'écrivains*. Exposition présentée par la BnF, sur le site François-Mitterrand, du 27 février au 24 juin 2001 / sous la direction de Marie Odile Germain et de Danièle Thibault. Paris, Bibliothèque nationale de France, 2001, p. 38.
- KAUFMANN, Vincent. Un amour de Valéry. *Critique*, n. 498, 1988, p. 883.
- MARCILLOUX, Patrice. *Les Ego-archives*. Traces documentaires et recherche de soi. Rennes: presses universitaires de Rennes, 2013.
- NAUGRETTE, Florence. Conférence “Le journal épistolaire de Juliette Drouet à Victor Hugo”. Voir: <<http://www.juliettedrouet.org>>.
- OZOUF, Mona. La plume de ma tante. *Le Nouvel Observateur*, 22 février 1990.
- PERROT, Michelle. *Les Femmes ou les silences de l'Histoire*. Paris: Flammarion, 1998, p. 14.
- POUCHAIN, Gérard; SABOURIN, Robert. *Juliette Drouet ou “la dépaysée”*. Paris: Fayard, 1992, p. 182
- POZZI, Catherine. *Journal 1913-1934*. Paris: [Claire Paulhan, 1997], Phébus libretto, 2005, p. 166-167 (20 janvier 1921).
- POZZI, Catherine. *Journal 1913-1914*, Paris, Phébus, libretto, 2005, pp. 425-426 (7 décembre 1927).
- POZZI, Catherine; VALERY, Paul. *La Flamme et la cendre* – Correspondance. Paris: Gallimard, 2006, p. 123.
- REBREYEND, Anne-Claire. *Intimités amoureuses*. France 1920-1975. Toulouse: PUM, 2008.
- REY, Alain (Dir.). *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris: Dictionnaires Le Robert, 2006.
- THEBAUD, Françoise. *Écrire l'histoire des femmes et du genre*. Paris: ENS Éditions, 2007, p. 72.
- TRANSARCHIVISTIQUE. Qu'est-ce qu'un document d'archives? Site animé par Marie-Anne Charbin. Voir: <<http://transarchivistique.fr>>.